

Boissons et nourriture
sont indésirables sur les
tables de lecture.

Nous vous remercions de
respecter cette disposition.

Les bouteilles sont tolérées
sous les tables de travail.

Le regard de Tom passa machinalement de l'affichette à gauche du bureau des bibliothécaires aux bouteilles en plastique sur les tables. Une jeune fille grignotait une brioche, répandant des miettes qu'elle picorait ensuite avec un soin quasi religieux.

Il fit un effort pour réaliser qu'il se trouvait dans la très sérieuse salle de lecture de la bibliothèque universitaire de la non moins sérieuse ville de Genève.

Il y poursuivait des recherches sur le fameux été à la villa Diodati qui avait vu la rencontre entre Byron, Shelley et la jeune Mary Shelley, à l'origine du livre *Frankenstein*.

Un découragement proche de la dépression l'envahissait tant le sujet avait été exploré, battu, rebattu. Qu'espérait-il ajouter aux centaines de romans, de communications, de thèses, d'exposés publiés sur cet épisode depuis près de deux cents années ?

Pourquoi fouiller une fois de plus dans cet été pourri de 1816 où les trombes d'eau succédaient à de rares éclaircies ? Flair de chercheur ? À l'université de Boulder dans le Colorado, il n'avait jamais été considéré comme un étudiant particulièrement brillant.

Durant son adolescence, un professeur avait noté sur son livret scolaire : « Quelques lueurs. » Ces deux mots probablement écrits pour amuser des collègues l'avaient laissé perplexe. Cette ironie, somme toute optimiste, avait-elle contribué à faire naître en lui ce besoin irrésistible d'explorer les œuvres et la vie des génies littéraires ?

Il revint aux *Lettres et Journaux intimes* de Lord Byron, qu'il avait si souvent relus, toujours épaté par leur liberté de ton. L'esprit et la causticité de ce damné Anglais boiteux l'impressionnaient et l'intimidaient.

Il n'avait rien trouvé de nouveau sur leur séjour à Genève. Rien dans le journal de Byron, rien non plus chez Shelley, encore moins dans le journal de

Mary Shelley, simple compte-rendu d'événements archiconnus ! Il en était réduit à lire entre les lignes.

Il leva le nez de son ouvrage, comme s'il espérait découvrir une piste dans l'air ambiant, dans les rayonnages de reliures précieuses.

Une bise glaciale tordait les arbres derrière la verrière. Le vent fouettait les cimes dans un vacarme atténué par le vitrage.

De cette atmosphère studieuse et recueillie émergeaient des sons familiers, éternuellement intempestif, raclement de gorge grave et discret comme l'annonce d'un futur exposé, froissement de pages qui se tournent, chant de flûte d'un stylo qu'on débouche, cliquetis des touches d'ordinateur, ronronnement de la climatisation. Ces bruits communs aux bibliothèques du monde entier le rassuraient. Quoique souvent agacé par les tics d'un voisin ou distrait par des regards flottants ou insistants, il en aimait le compagnonnage.

L'âge moyen des lecteurs se situait autour de vingt, vingt-cinq ans, étudiants en pull et jeans, étudiantes sans maquillage, cheveux libres ou retenus par une barrette laissant échapper des mèches rebelles, sacs à dos par terre.

Devant lui, une jeune fille peinait sur Henri Heine. Un homme en chemisette blanche, la cinquantaine bronzée, queue de cheval grisonnante écrivait à la main, indifférent au froid qui glaçait la ville comme s'il brûlait encore de soleil. Un voyageur, émule de Nicolas Bouvier ? Tom devina un destin hors norme. L'anonymat des bibliothèques permet de rêver.

La salle spacieuse, surmontée d'une coupole de verre, répandait une lumière agréable, design moderne et helvétique, strict et cossu, prises d'ordinateur au pied des lampes, efficace et sans complications superflues. Tom s'y sentait bien.

Un très vieil homme s'approcha du bureau des appariteurs. Maigre, encore grand malgré son dos voûté, cheveux blancs, élégant dans un costume trop vaste, il chuchota d'une voix chevrotante et fragile :

– Voulez-vous me mettre ceci de côté ?

– Bien entendu, monsieur.

– Je reviendrai demain après-midi.

Rien ne pouvait assurer qu'il vivrait jusque-là, mais Tom qui étudiait des événements beaucoup plus anciens le regarda s'éloigner comme un poussin sorti de son œuf.

Une galerie de lecture entourait la salle sur trois côtés. Elle était bordée par des rayonnages sur lesquels étaient disposées des statues de marbre blanc.

Peu familiarisé avec les grands intellectuels genevois, il continua de rêver en observant le mouvement des arbres dans le vent. Un buste de marbre qui émergeait dans la lumière de la verrière à gauche attira cependant son attention.

Il reconnut madame de Staël, décolleté épanoui, campée parmi cet aréopage d'hommes, sourire aux lèvres. Une des rares femmes à entrer dans la catégorie des génies. Ayant rencontré Byron durant ce fameux séjour à Diodati, elle pourrait éventuellement le diriger sur une piste intéressante. Il l'observa plus soigneusement.

Un châle drapé sur la poitrine, des frisettes sur les oreilles, un chignon sur le sommet du crâne, un nez et un regard spirituels, le sculpteur l'avait flattée. Chacun savait qu'elle était grosse et épaisse, qu'elle avait la peau rouge, les yeux globuleux et les seins débordants. Comment une femme aussi laide a-t-elle pu avoir autant d'amants ? Que pouvaient-ils donc lui trouver ?

Comme il la fixait d'un air pensif et interrogatif, il vit soudain la bouche de marbre s'entrouvrir et proférer distinctement ces mots :

– Jeune imbécile, que connais-tu de l'amour ?

Il se figea un instant, puis secouant la tête, il regarda autour de lui. Personne ne semblait l'avoir entendue. Les yeux vides, une brunette roulait et déroulait une mèche de cheveux sur son index, le ronron de la climatisation berçait la salle. Le vent soufflait dans les arbres sans perturber les travailleurs du savoir.

Son premier réflexe fut de se vexer. Il n'avait rien d'un Don Juan, mais il ne tenait pas à ce que cette bonne femme le crie sur les toits. Cindy, la dernière en date de ses petites amies, l'attendait sans illusions à Boulder. Il devait s'avouer qu'il était toujours resté sur sa faim, une faim de loup d'ailleurs.

Il lui vint ensuite à l'idée qu'il devenait fou. Son cœur se mit à battre. Il avait lu que la schizophrénie frappait de préférence les jeunes de son âge et qu'elle était souvent précédée d'hallucinations. Il se voyait déjà sombrer dans l'inconscience à huit mille miles de chez lui ! L'effroi dilata ses pupilles dirigées vers le buste de marbre.

Puis il se calma. Il avait rêvé. Le regard sans couleur de madame de Staël génialement indifférent à sa modeste présence fixait Jean-Jacques Rousseau pour l'éternité, tous deux statufiés dans l'univers incommensurable de la gloire posthume.

Il s'amusa à inventer une conversation qui se poursuivrait sur la coursive de la BGE entre ces deux grands esprits, pensée qu'il jugea intéressante avant d'en réaliser le péril pour son esprit surchauffé. Il se pencha sur ses documents.

Il relit la seule lettre envoyée par Lord Byron depuis la villa Diodati. À une époque où la correspondance remplissait la moitié des journées de tout écrivain digne de ce nom, le fait pouvait sembler étrange.

De cette graphie qui lui était si particulière, les lignes se succédaient bribe par bribe.

Destinée à sa sœur Augusta, la lettre se terminait par :

« ... Je sors très peu – sauf au grand air – en promenade – sur l'eau – et à Coppet – où madame de Staël s'est montrée particulièrement gentille et cordiale envers moi – & (à ce que j'apprends) a livré d'innombrables batailles au profit de ma médiocre cause. – Cela fait autant de bruit de ce côté de la Manche que de l'autre – Dieu sait pourquoi – mais il semble que je sois destiné à hérissier les gens – Ne me hais pas – mais sois persuadée que je reste ton fidèle et très affectionné. B »

Il y avait de quoi se poser des questions ! Voici un être sulfureux, membre rebelle de la Chambre des Lords, fuyant son pays pour rumeur d'inceste avec ladite sœur Augusta dont il aurait eu une fille, rejeté par son épouse enceinte pour actes de violence, auteur connu dans l'Europe entière pour avoir écrit le récit à la fois désenchanté et fulgurant d'un voyage en Orient, bête curieuse internationale dont chaque geste à la Villa Diodati était observé à la longue-vue depuis l'autre rive du Léman, Satan en personne... Voici donc que l'écrivain prolifique envoie cette unique lettre, presque banale, à la sœur trop aimée ! Comment ne pas chercher à lire entre les lignes ?

Lord Byron... Les femmes s'évanouissaient de plaisir rien qu'à l'entrevoir, se ranimaient dans son lit pour s'y abîmer de nouveau. Sa réputation de beauté avait fait le tour du monde. Et pourtant... né avec un pied déformé, il boitait, un embonpoint envahissant l'obligeait à un régime de famine. Quelques portraits le montrent menton proéminent, lèvres épaisses et cheveux clairsemés.

Qu'avait-il donc de si particulier ? Le talent ? Le culot ? La fortune ? Ce quelque chose de mystérieux qui porte à enfiler, comme un manteau de strass et de boue, les désirs d'une époque ? Était-ce cela le génie ?

Tom en avait presque envie de pleurer. D'évidence, ces gens-là ne vivaient pas comme tout le monde ! Ils n'étaient pas passés par la *high school* de leur village, ne jouaient pas au base-ball et ne s'étaient pas essayés à l'amour au fond d'une voiture après une *party* arrosée.

On aurait pu lui rappeler la nostalgie constante du poète à l'égard de ses années d'étudiant à Cambridge, de ses prouesses plus ou moins imaginées et tant vantées au cricket, de ses premières expériences dans les granges ou les greniers. Chaque époque possède ses exploits et ses lieux initiatiques, mais l'idée que Tom se faisait du génie lui ôtait tout recul.

Du haut de la galerie de la bibliothèque, madame de Staël l'avait mouché comme un gamin, elle dont la réputation de générosité avait traversé les siècles, elle qui avait défendu Byron contre l'Europe entière, se démenant sans compter pour le réconcilier avec son épouse et lui permettre de retourner dans son pays ! Certes les pensées de Tom ne la flattaient pas, mais qu'était-il ? Un étudiant sans importance. Tant d'autres illustres personnages, dont Napoléon qui l'avait exilée, lui en avaient formulé de bien pires.

Cette femme géniale, célèbre, intelligente aurait pu avoir quelques égards pour le jeune chercheur venu du Colorado, deux cents années plus tard, se pencher avec bonne volonté sur l'été 1816, son dernier à vivre, avant d'être statufiée de manière approximative sur la mezzanine de la BGE !

Par une juste revanche, l'histoire d'aujourd'hui s'intéresse de préférence aux obscurs, aux sans-grades du temps passé, mais n'est-ce pas le privilège du chercheur de s'autoriser des rencontres prestigieuses ? Le lien mystérieux entre l'exceptionnel et l'ordinaire passionnait Tom.

Il avait lu le journal de Polidori, l'apprenti médecin qui avait accompagné Byron à Genève, sans pour autant s'attarder sur ce personnage trop évidemment autosatisfait et complexé à la fois. Le domaine exploratoire de Tom se situait en dehors des valeurs d'orgueil et d'humilité.

Il ne pouvait s'empêcher d'estimer trop simple la notion de primauté et d'immanence du génie. *Le Pèlerinage de Childe Harold, Don Juan*, chef-d'œuvre étincelant de Byron, *Corinne*, le roman de Madame de Staël qui a changé les sentiments de l'Occident n'intéressent plus qu'une poignée d'érudits, alors que des piles de *Frankenstein* sont encore en vente en librairie, des centaines de traductions sont lues dans le monde entier sans qu'on sache le nom de son auteur, Mary Shelley, dix-neuf ans, qui montait les jours de pluie rejoindre les grands hommes à Diodati.

Tom, issu d'une prestigieuse université américaine, avait l'impression ce jour-là de nager en haute mer, solitaire et abandonné, à la recherche d'un repère qui lui aurait permis d'exister après ces Européens géniaux, morts depuis belle lurette.

Il relut une énième fois cette lettre écrite par Lord Byron à Augusta après le départ des Shelley. N'avait-il pas révélé à Mary qu'il se confiait librement dans sa correspondance ? Une pudeur toute britannique avait éventuellement codé les sentiments portés à cette sœur qu'il avait dû fuir et dont il était sans nouvelle depuis plusieurs semaines. Désormais seul avec ses souvenirs et son visiteur Hobhouse, un ami de toujours, il s'y plaint sur un ton inhabituel.

Tom enregistra une souffrance authentique. Ce n'était pas le vague à l'âme d'un romantique, une mélancolie native, mais la blessure d'un homme malheureux, exilé par la force, éloigné de son pays, de ses amours.

Aujourd'hui, les spécialistes admettent l'inceste sans parvenir à en fournir une preuve indiscutable. Byron s'estimait au-dessus du commun des mortels. « Les génies pourraient donc enfreindre les lois les plus essentielles du genre humain sans dommage pour celui-ci ? » se demanda le jeune Américain, fils unique de parents aimants et sans histoire, que Cindy attendait à Boulder et

dont le billet d'avion de retour à Denver mentionnait un jour et une date des plus banals.

Il se retourna vers le buste de madame de Staël.

Il eut un haut-le-cœur. Elle lui souriait.

Il se secoua. C'était un effet d'optique, de ceux qui permettent aux yeux d'un tableau de vous suivre.

Et Tom répondit intérieurement à ce sourire. Il s'amusa à penser que la peau de marbre se colorait d'un rose virant au rouge. Historien familier de Madame de Staël et de Coppet, il vit même son châle prendre les teintes de ces cachemires qu'elle affectionnait. C'est ainsi qu'il fut à peine surpris lorsqu'elle se tourna vers lui, baissa un peu la tête, boucles soudain chancelantes, et lui jeta d'une voix ferme, mais bienveillante :

– Je t'ai posé une question !

L'effroi le saisit de nouveau. Elle se moqua.

– Lord Byron ignorait la peur. C'est peut-être une réponse à tes problèmes. Dois-je t'apprendre qu'aucun de mes amants n'a jamais connu la peur ?

Et elle le regarda dans les yeux.

La moquerie le fit sortir de sa léthargie. Fantôme ou pas, il se devait de réagir.

– Ce que je connais de l'amour ? En quoi cela vous concerne-t-il ?

– Tout ce qui concerne l'amour m'intéresse. Ce fut la grande affaire de ma vie. Tu le sais bien.

– En effet, et vos biographes s'en sont donnés à cœur joie.

– J'en suis heureuse. L'amour est l'affaire de tous.

– Jeunes, vieux, écrivains, ducs et princes...

– J'étais libre de mon corps.

– Vous étiez riche et influente, fille du ministre des Finances Necker. Cela aide. Vous avez beaucoup offert à vos amants. Qu'en avez-vous reçu ?

– J'ai vécu. C'est l'important. Nous avons vécu. Avec une intensité que tu ne peux mesurer, j'ai aimé et j'ai été trahie, plus souvent trahie qu'aimée, mais ce n'est pas l'essentiel. Je t'en souhaite autant.

– Benjamin Constant a passé la moitié de sa vie à vous fuir. Soit dit entre nous, vous le colliez...

– Il a passé la moitié de sa vie à se persuader qu'il ne m'aimait plus. Sais-tu ce que c'est qu'aimer à en perdre toute dignité, à rechercher celui qui vous évite, à suivre son ombre à la trace ? Sais-tu ce que c'est que menacer, faire appel au passé ?

– Merci non !

– Tu resteras toute ta vie un petit chercheur à petites trouvailles !

– Qui peut connaître l'avenir ?

– Laissons cela ! Tu m'attendris. Tout est peut-être affaire d'époque. En quoi puis-je t'être utile ?

Tom la regarda attentivement. S'il fallait devenir fou, au moins que ce fût pour vivre une aventure.

La situation était cocasse. Un fantôme de plus dans l'histoire de Frankenstein... pourquoi pas ?

Il prit sa respiration et considérant le visage animé de Madame de Staël, il se lança :

– Que pouvez-vous m'apprendre au sujet de Lord Byron à Diodati ?